

Espace et temps en géographie

In: Annales de Géographie. 1985, t. 94, n°525. pp. 534-545.

Citer ce document / Cite this document :

Isnard Hildebert. Espace et temps en géographie . In: Annales de Géographie. 1985, t. 94, n°525. pp. 534-545.

doi : 10.3406/geo.1985.20341

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1985_num_94_525_20341

Espace et temps en géographie

H. ISNARD

*« Toutes les sciences de l'homme sont solidaires,
mais solidarité ne signifie pas confusion.
L'important est d'intégrer les résultats des diverses
démarches de l'esprit et non pas de les confondre. »*

Mircea Eliade

Si l'on admet qu'espaces géographiques et sociétés humaines se produisent et se reproduisent dans des interactions dialectiques, au cours de leur histoire, il faut bien que notre discipline situe l'objet de ses recherches non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps.

Espace et Temps, deux notions fondamentales, mais difficiles à explorer. Kant y voit « des formes a priori », antérieures à toute expérience, mais à partir desquelles elle se construit. Comment la géographie peut-elle envisager cette construction ?

1. L'objectivation : processus d'appropriation de l'environnement par l'homme

Animaux et végétaux sont génétiquement codés pour traiter les informations reçues de leur environnement et les traduire en décisions spontanément adaptatives. Les hommes, nous le savons, sont dépourvus de la plupart des complexes instinctifs nécessaires à l'aménagement de leur milieu. Mais pour vivre et survivre, ils sont dotés de la capacité à donner un sens au monde qui les entoure. La nature est une totalité dont, par un acte d'abstraction, ils transforment les constituants en objets, pourvus d'une signification propre. Ces objets, combinés en une forme, constituent l'artefact qui sert à la réalisation de leurs projets.

Ils y parviennent après de nombreux tâtonnements d'où, peu à peu, d'échecs en réussites, empiriquement, se sont dégagées des informations qui, traitées et interprétées, orientent l'action vers sa finalité : ainsi s'est organisé un corps de connaissances opérationnelles qui est à la base de la culture propre à chaque société : un code acquis et héréditaire qui s'enrichit de génération en génération. Pratique et culture se sont donc développées au cours de rapports dialectiques où tout progrès de la pratique profite à la culture, comme tout progrès de la culture profite à la pratique.

Tel est le processus de l'objectivation par lequel la chose devient objet, le fait naturel devient fait culturel et, comme tel, intégré, avec son sens, dans la construction de cette forme qu'est l'espace géographique.¹

Toute culture ne pouvant donner à son environnement qu'une signification qui s'accorde avec sa propre vision du monde, une signification réductrice des interprétations possibles des choses, on comprend que chaque société ait conçu son espace en fonction de son système de pensées et d'actions soit en fait sa projection ou plutôt son extension². Espace et Société forment donc un tout qu'une « récursivité organisationnelle » constitue en un ensemble spécifique.

Sans doute l'espace géographique est bien une réponse au défi du milieu naturel, mais un défi qui n'entraîne jamais la même réponse ; plus que toute autre discipline peut-être, la géographie doit se fonder sur une théorie des discontinuités. Discontinuités dans l'espace, discontinuités dans le temps.

2. *L'objectivisation de l'espace*

Même dépourvus du complexe instinctif de la territorialité que les éthologues croient reconnaître dans les végétaux et les animaux, les hommes eurent d'emblée la perception de l'espace vécu comme la partie intégrante d'eux-mêmes qui leur procurait leur subsistance et une protection contre les agressions extérieures.

L'aménagement d'un abri, la pratique du ramassage, de la cueillette, de la pêche, de la chasse sont à l'origine du processus d'objectivation d'où devait résulter la transformation de l'espace écologique en espace géographique. L'opération s'approfondit au néolithique avec la construction de hameaux, de cabanes, les

1. Rappelons la phrase de J.P. Sartre : « Les significations viennent au monde par les entreprises des hommes. »

2. C'est pourquoi on pourrait dire de l'espace géographique qu'il est la société objectivée.

défrichements au feu, l'invention de l'agriculture et de l'élevage qui ouvraient l'ère d'une intervention humaine portée au cœur des systèmes biologiques : on sait combien plus tard le triomphe de l'industrie allait perturber leurs mécanismes autorégulateurs au point de menacer la vie elle-même sur la terre.

Quoi qu'il en soit, c'est incontestablement dans cette action sur l'environnement que se sont développés les rapports d'auto-organisation qui ont ordonné les objets tirés du milieu en espaces géographiques ; les hommes en sociétés ; les techniques et les connaissances en cultures : trois systèmes articulés les uns aux autres en un ensemble qu'une énergie interne a fait se développer dans le sens que lui fixait sa propre vision du monde.

Au cours de leur expansion, les hommes dotés d'une valence écologique presque illimitée se sont dispersés sur la planète, élargissant l'œkoumène et détruisant dans leur progression, les milieux naturels pour y substituer leurs aménagements. Aujourd'hui, au terme de cette conquête qui a duré des millénaires, les espaces géographiques couvrent la quasi-totalité du globe : on peut parler comme Sebag « d'une culturisation de la réalité naturelle ».

Cette transformation de la face de la Terre est dans l'ordre des choses : devenu objet, l'espace, comme toute matière première, peut opposer à l'action humaine des résistances, voire des contraintes qui l'infléchissent un temps. Mais pas de déterminations indépassables : l'homme dispose naturellement de larges possibilités de liberté de concevoir et d'entreprendre.

Qu'a-t-il construit aux dépens de l'environnement que la nature avait édifié ? qu'est-ce que l'espace géographique ?

Refusant l'intervention d'une transcendance, la science admet que les écosystèmes se sont mis en place au cours d'innombrables interactions entre de nombreux éléments, dont l'une, parvenant à constituer une structure en boucle, a réussi « le coup au but » : un rigoureux déterminisme bio-physico-chimique règle aujourd'hui la répartition des écosystèmes en bandes latitudinales de l'équateur aux pôles.

Avec les espaces géographiques, il en va tout autrement : ce sont, rappelons-le, des produits socio-culturels qui résultent de l'action humaine orientée vers l'exécution d'un projet. Œuvre d'une finalité, non pas immanente, mais consciente, ils s'encadrent dans des aires de civilisation où le poids des conditions dites « naturelles » dépend surtout de l'efficacité des techniques mises en œuvre pour les contrôler. En progressant, celles-ci tendent à inverser le rapport des forces entre les contraintes externes et le but conscient : l'homme a désormais tout pouvoir et toute liberté pour dominer son environnement et l'aménager en un espace répondant à ses projets.

Les entités socio-spatiales se différencient les unes des autres en fonction de leurs rapports avec la nature.

Dans les entités archaïques, totémiques ou animistes, l'homme ne se conçoit pas comme individu autonome, il se sent en symbiose biologique, en communion physique et spirituelle avec son environnement : il vit à ses rythmes, participe de la nature de ses êtres vivants qui partagent la sienne. « Il s'est donc, écrit Gregory Bateson¹, identifié par empathie avec le monde naturel autour de lui » ; au point que sa vie sociale et son espace géographique s'intègrent dans l'écosystème dont ils reflètent la propriété de se maintenir en un état stable. C'est ainsi que l'agriculture traditionnelle a conservé à ses terres leur capacité de production, pendant des siècles, en y pratiquant des cultures mêlées ou en rotation, en symbiose avec l'élevage et suivies de longues jachères reconstituantes. Toute pollution causée par l'homme était contrôlée par les processus biologiques de la récupération des déchets.

A l'inverse, les sociétés occidentales se sont fixé le but conscient d'une émancipation des contraintes de leur environnement naturel, par la découverte de ses lois et des moyens d'action de le transformer : telle est l'origine de la science et de la technologie dont les progrès constants ont suscité chez l'homme, « cette arrogance », le mot est de Gregory Bateson, qui lui fait perdre toute mesure.

« Cette propension au but », devenue impérative et exclusive depuis le développement de la révolution industrielle, l'aveugle sur d'autres possibilités et lui cache que « partie de systèmes plus vastes, il ne peut espérer contrôler le tout » : loin d'être régulatrice, son action l'entraîne dans « une fuite exponentielle » au bout de laquelle se dessine le risque de « s'anéantir soi-même, en anéantissant son environnement »². Il oublie que, concentrée égoïstement sur sa propre survie, sur son propre développement, toute espèce déclencherait la rupture des équilibres qui conditionnent le maintien de la vie sur la planète : il a ainsi perdu le contrôle de sa maîtrise sur la nature.

Déjà, les terres soumises à une monoculture intensive exigent le recours massif aux engrais artificiels, aux traitements chimiques qui appauvrissent la flore et la faune, livrant à l'érosion un sol découvert et polluant les eaux. Séparés, par la sélection, de leur environnement originel, les plantes et les animaux domestiques sont en grande partie privés de leurs propres capacités de survie. L'épuisement des réserves de matières premières et énergétiques oblige à mettre en œuvre des produits de remplacement insuffi-

1. *Vers une Ecologie de l'esprit*, tome 2, p. 242, Seuil, 1980.

2. Voir G. Bateson, *op. cit.*, notamment les 5^e et 6^e sections p. 155 à 264.

samment contrôlés, voire dangereux. Enfin, l'accumulation de déchets que rejette l'activité industrielle a atteint un tel degré d'intensité qu'elle dépasse les possibilités d'une élimination par une biodégradation spontanée et qu'elle altère la composition normale de l'air des villes, de l'eau des lacs, des rivières, des mers, au point de compromettre la vie des plantes, des animaux et la santé des hommes.

Circonstances aggravante, la colonisation, le développement des voies de communication, la constitution du marché mondial des échanges ont étendu, à l'ensemble de la planète, le « but conscient » qui s'est longtemps localisé en Occident et, partant, les processus de destruction de l'espace naturel.

Cette destruction est aujourd'hui si avancée que la majeure partie de la surface du globe constitue le domaine de la construction géographique : l'objectivation de l'espace est quasi totale. Pour ces sociétés techniciennes, il ne reste rien ou presque des contraintes qui pourraient passer pour des déterminations, que l'espace faisait peser sur l'action humaine.

Cependant, dans leur appropriation aux buts conscients des sociétés dont ils sont le produit, les espaces géographiques doivent aussi répondre aux impératifs d'une logique organisationnelle des choses : précisons qu'il s'agit, non pas d'un mystérieux pouvoir organisateur inhérent à l'espace en soi, mais d'une dynamique qui se manifeste dans toute construction d'ensembles vivants à partir des interactions entre leurs éléments constitutifs.

Ainsi, ce sont les interdépendances entre les exigences pour toute société humaine : peupler, produire, communiquer, variables d'une fonction tripartite inscrites à la surface du sol, qui confèrent, à un espace géographique, une identité qui le différencie des autres. Sans doute, cette construction n'a pas la rigueur d'un écosystème : la nécessité d'une cohérence sans laquelle il y aurait dysfonction, se satisfait d'une compatibilité entre les éléments constitutifs, qui leur laisse une marge d'autonomie : ces éléments constitutifs, distincts donc et isolables dans leur existence, sont des « entités discrètes » qui conservent leur sens propre dans une combinatoire où seules leur place et leurs interrelations peuvent changer.

De même que les civilisations évoluent, nous l'avons vu, vers l'unidimensionnalité, les espaces géographiques tendent à s'uniformiser et à se structurer en de grands ensembles fonctionnels. Cette intégration en un tout se réalise dans des relations d'interdépendance entre les parties constitutives qui sont conduites à une division du travail de production, exigeant une adaptation de leur espace à une spécialisation et à une hiérarchisation au profit des plus développés économiquement.

Ainsi, dans la structuration de l'espace géographique, intervient une logique de fait que l'action humaine ne sait pas toujours prévoir ni toujours contrôler suffisamment. C'est pourquoi tant de projets d'aménagements aboutissent à des résultats inverses de ceux qu'ils se proposaient : on a appris trop tard, par exemple, que l'entassement dans de grands ensembles urbains développait d'inquiétants phénomènes de pathologie sociale. On connaît aussi les échecs de la rigoureuse planification soviétique : elle n'a pas réussi à organiser l'espace dans lequel devait se forger la société sans classe.

Si « modifier l'espace revient à modifier la société », encore faut-il maîtriser suffisamment les mécanismes de l'opération et leurs conséquences sur l'homme.

Parvenu à un sommet de sa puissance d'action, l'homme est aujourd'hui inexorablement confronté au problème que lui pose la liberté qu'il tient de sa constitution bio-génétique : celle de construire son espace pour vivre mais aussi survivre.

Pour le résoudre, il s'est donné des moyens techniques. Mais lui manquent encore, non seulement, nous l'avons vu, la connaissance du système d'interrelations qui rendrait solidaires le développement de son économie et la sauvegarde de la vie sur la terre¹, mais aussi la connaissance des interdépendances entre les sociétés et les espaces qu'elles construisent.

Résumons-nous : l'homme a trouvé dans l'espace le champ illimité où exercer librement ses activités, créatrices de sens et de formes, qui sont la source de son pouvoir.

Le temps, au contraire, lui échappe : il lui fut difficile de le concevoir et de le contrôler pour l'intégrer à ses projets.

3. *L'objectivation du temps*

C'est probablement au Néanderthal que se manifestent, dans des représentations artistiques, les premières interrogations de l'homme sur le temps et ses premières angoisses face à la mort où il conduit inéluctablement : il lui fallait leur donner un sens. Ses observations de la révolution des astres dans le ciel et de la périodicité des changements sur la terre, l'amènent à concevoir un temps naturel comme un recouvrement périodique du temps primordial, comme un éternel retour des choses à leur point de départ, en une ronde des ans, des saisons et des jours, qui entraîne

1. Voir à ce sujet Ignacy Sachs, *Initiation à l'écodéveloppement*, Toulouse, Collection Regard, Paul Privat, 1981.

aussi la vie dans une succession de discontinuités ontologiques, de la naissance à la mort et à la régénération périodique. Evolution cyclique donc où l'homme trouve la justification de son refus de la mort.

C'est sur cette première objectivation du temps que les sociétés archaïques vont s'organiser. De même qu'elles se sont intégrées dans la structure de l'espace écologique, elles vivront au rythme du temps naturel.

Leur vision du monde est celle d'une totalité dont l'ordre régit l'organisation de l'espace, du temps et le déroulement de la vie. Ainsi encadré dans un système d'impératifs qui le rassure, l'homme se refuse à le transgresser : l'observance d'un temps cosmique à régénération périodique implique le refus d'un devenir imprévisible et partant de l'histoire considérée comme un redoutable désordre. Ce n'est pas pour autant refuser l'événement qui survient comme un « bruit » accidentel : il est interprété et intégré sans altérer le sens du système culturel. Ce qui est refusé c'est l'innovation née de l'initiative individuelle ou introduite de l'extérieur, dans la mesure où elle menace de mettre en cause l'équilibre homéostatique de la société ; ce sont surtout les tensions internes, génératrices de dynamique sociale.

D'où une armature d'institutions, de mythes, de coutumes, de rites visant à interdire à la société toute évasion hors du rythme organisationnel du temps cosmique.

Gregory Bateson a analysé en profondeur l'exemple des Balinais constitués en société immobile, *steady state*, écrit-il : la stabilité en est maintenue par l'élimination de toute relation compétitive entre individus et entre castes, de toute opposition ou contradiction interne dont la dynamique risquerait de déclencher un bouleversement de l'ordre social. A cet effet, la culture balinaise dispose d'un arsenal de techniques d'intervention pour régler les différends : chacun se tient strictement et définitivement à sa place dans le milieu social.

La vie s'écoule en activités religieuses ou artistiques rythmées par le cycle du temps cosmique ; elle consacre aux travaux de production le seul temps nécessaire à la couverture des besoins : « très peu de Balinais ont l'idée de faire fructifier leurs richesses » ; celles-ci sont en grande partie consacrées « à de folles prodigalités dans les cérémonies collectives ».

Quant à l'espace géographique, il est aussi conçu pour amener les individus à la participation à l'ordre universel : la mer, l'intérieur de l'île, les points cardinaux déterminent non seulement l'orientation des principales constructions, mais encore la place des dormeurs dans les habitations.

C'est aussi d'une symbolique cosmogonique que procède l'ordonnance des villes traditionnelles chinoises, entre les quatre points cardinaux, reflétant la structure rectangulaire du monde.

La maison des montagnards Fali du Cameroun septentrional, telle que la décrit J.P. Leboeuf, réfléchit les phases du mythe cosmogonique dans l'orientation de ses murs et de son toit, la disposition des outils et des ustensiles domestiques : les membres de la famille s'y déplacent en fonction des saisons et de l'heure du jour. « Elle n'est pas un objet, une machine à habiter, écrit Mircea Eliade, elle est l'univers que l'homme se construit en imitant la création exemplaire des Dieux, la cosmogonie ».

L'espace géographique est donc vécu en accord avec les rythmes et les articulations du monde planétaire : il se répartit à la surface de la terre « en îlots de correspondance » (Gilbert Durand).

Ceci dit, une question se pose à nous : soumis à l'ordre de son environnement, l'homme traditionnel réalise-t-il vraiment une objectivation du temps ? Sans doute, puisqu'il s'agit d'une interprétation qui permet de mettre en forme la société et son espace et de leur donner un sens : une démarche par quoi s'affirme la conscience de l'être pensant et imaginant qui se distingue ainsi de l'animal.

Il reste que la contrainte qu'imposait le respect religieux du temps cosmique, limitait les possibilités d'initiative de l'homme dans l'exploration, la connaissance et l'exploitation de son environnement. Cette limitation culturelle de son pouvoir de création explique la relative stagnation dans laquelle se sont maintenus les sociétés traditionnelles et leurs espaces au cours des siècles : cette stagnation n'est donc pas un fait de nature, mais un fait de culture, un choix de société en fonction d'une vision du monde.

On comprend, dès lors, que l'invention du temps historique demande un tout autre mode de socialité qui permette à l'homme d'exprimer le sens aigu de son existence de sujet.

Dans cet autre mode de sociabilité, l'objectivation du temps va plus loin : « Ce que nous savons du temps, écrit Michel Serres, nous le tenons du corps et des choses en elles-mêmes ; de la naissance et de la mort, des semailles et des moissons, du travail, du vieillissement, de la fatigue et de l'usure, de la consommation et des ordures, des astres qui passent au-dessus de nous... ». L'action projective et finalisée exercée sur le milieu pour le transformer, implique que le présent prépare et détermine le futur. A ce temps ainsi vécu, l'homme donne donc un sens qui concerne l'homme lui-même : au temps cyclique de l'éternel retour, il oppose un temps créateur du nouveau : le temps linéaire de l'évolution qui est aussi celui de la causalité où la cause précède l'effet : c'était la voie ouverte à la connaissance scientifique.

Cette intériorisation du temps suppose une certaine distanciation, voire une certaine sortie de la nature : à l'homme écologique succède l'homme historique.

Une telle conception du temps se manifeste dans les religions sotériologiques : de la Bible notamment sont issues des religions historiques qui assignent un sens et une fin à la vie des hommes, considérée comme une ascension pendant des millénaires vers l'état primordial où le temps s'abolit.

Avec le développement des connaissances et de l'efficacité des techniques sur le contrôle et la transformation de la nature, l'homme substitue au temps cosmique, un temps historique qui rythme la progression de l'humanité dans l'explication et la solution de tous les problèmes angoissants de la vie. Philosophie des Lumières et scientisme culminent dans le marxisme : l'homme fait de l'histoire un artefact dont le sens est celui d'un lent déroulement du temps, conduit par la lutte de classes à sa fin : l'avènement de la société communiste¹.

Le temps cosmique imposait son sens à l'homme ; désormais, l'action humaine impose un sens et une fin au temps historique dont les phases sont agencées en un progrès : l'arrivée au but marque l'accomplissement de l'histoire.

Aujourd'hui, cette conception est mise en doute par la plupart des historiens eux-mêmes qui refusent tout sens à l'histoire : une histoire dotée de moyens d'une redoutable efficacité, mais dépourvue de fin où les appliquer². Quant à la causalité linéaire, déjà contestée par la théorie des oscillations périodiques de Spengler et de Toynbee, la cybernétique lui oppose une causalité circulaire où l'effet devient une cause du phénomène qui le produit.

Qu'en pensent les géographes ? Le géographe physicien ne peut évidemment pas renoncer à la notion de temps naturel qui règle les phénomènes qu'il étudie, relatifs à la formation du modelé de la terre par la succession des cycles d'érosion, à la climatologie, à l'hydrologie... Le géographe humain, lui, s'est donné pour objet l'analyse des espaces construits par les sociétés, avec la matière première tirée du milieu naturel : son plan de référence n'est pas ce milieu naturel, mais la société. Sans négliger le temps cosmique qui rythme maintes activités humaines comme l'élevage nomade et transhumant, l'agriculture, le tourisme... il est conduit à mettre en évidence le processus de causalité circulaire au cours duquel société et espace se créent et se reproduisent dans une même dynamique de récursivité organisatrice qui réalise leur adéquation

1. Pour Merleau-Ponty : à défaut du sens conféré à ce mouvement historique par l'humanisme prolétarien, « il n'y a place que pour une simple somme de faits juxtaposés ».

2. « Le mythe du devenir se substitue au mythe du progrès ». Telle est, pour Raymond Aron, la définition de l'historicisme actuel.

en un même ensemble. Mais, il lui faut aussi tenir compte dans ses explications de l'évolution dans laquelle l'histoire entraîne l'entité socio-spatiale.

Quoique dialectiquement solidaires, espace et société n'évoluent pas au même rythme.

L'espace géographique a ses pesanteurs : les structures que de coûteux investissements en travail et en capitaux ont mis en place, résistent au changement jusqu'à l'obsolescence paralysante. Mais il a aussi ses initiatives qui suscitent de nouveaux besoins à satisfaire ou précèdent des tendances prévisibles. Il peut donc retarder l'évolution d'une société ou au contraire la devancer.

D'autre part, une région géographique ne se transforme pas en bloc : en raison de l'autonomie relative que leur laisse la combinatoire qui l'organise, le changement peut s'exercer sur l'un de ses éléments constitutifs et se heurter à la résistance des autres : il appartient à l'analyse synchronique par laquelle doit débiter l'explication géographique de tenir compte de cette dimension historique et de faire apparaître cette absence de contemporanéité dans la structure du présent, entre ce qui appartient encore au passé et ce qui annonce déjà l'avenir. Ainsi, l'observation du présent contribue à la reconstitution du passé et à la prévision du futur : l'espace-temps du géographe exprime à la fois la continuité et le changement des générations qui se succèdent ; il est une projection de l'histoire.

Jusqu'au XIX^e siècle, c'est le fait politique qui a constitué le moteur de l'histoire dans les pays occidentaux. A la formation des Etats nationaux a correspondu l'organisation de l'espace à l'abri des frontières, où différentes régions géographiques, mises en relations entre elles par un réseau de communication et des échanges commerciaux de complémentarité, ont dû adapter leurs structures à la spécialisation des fonctions qu'imposait leur intégration en un ensemble hiérarchisé.

Depuis le XIX^e siècle, le progrès des sciences et des techniques¹ qui a considérablement accru le pouvoir de l'homme sur la nature, l'essor du capitalisme ont fait de l'économique, l'instance dominante dans l'évolution des sociétés : la pression du marché a conduit les espaces nationaux à se réorganiser pour répondre à une demande désormais mondiale et occuper une place dans les niveaux supérieurs d'organisation.

1. Il ne sera question ici que des sociétés historiques cumulatives comme les sociétés occidentales où l'accumulation, au cours des siècles, des connaissances scientifiques se traduit par un progrès continu des techniques et donc du pouvoir d'exploitation économique de la nature.

Les sociétés historiques non cumulatives comme celles de la Chine ou de l'Inde constituent, pour nous, une catégorie intermédiaire entre les sociétés modernes et les sociétés traditionnelles : il n'en sera pas tenu compte dans cet article.

Devenue productiviste, la civilisation occidentale s'organise dans l'unidimensionnalité de la rentabilité qui induit l'uniformisation des structures spatiales de la planète. D'autre part, la recherche du profit maximal, loi suprême du système économique, exige l'incessante création de nouvelles productions pour de nouveaux besoins et donc la mise en place de nouvelles structures spatiales correspondantes. Dans le temps qui s'accélère, le futur tire le présent.

Créateur de sens, nous l'avons dit, l'homme aspire à conduire sa destinée : toute société s'efforce de se réaliser dans la construction d'un espace qui réponde à son projet. Cette propension à conduire l'évolution sociale s'exprime aujourd'hui dans les politiques de planification : la plus ambitieuse par ses prétentions téléologiques vise à édifier une organisation géographique dont la pratique aiderait à l'émergence de comportements et de rapports spécifiques de la société communiste.

Les résultats de toute spéculation prospective sur la maîtrise de l'évolution sont décevants : le temps historique mis en marche par l'action humaine échappe en grande partie à son contrôle.

Depuis la mondialisation de l'économie, les sociétés traditionnelles, déjà ébranlées par la colonisation, doivent aujourd'hui vivre dans des encadrements temporels opposés : le temps répétitif qui les rassure, le temps historique, créateur certes, mais inquiétant par son caractère aléatoire, auxquels correspondent, nous l'avons vu, des encadrements spatiaux différents : l'un, construit à l'image du milieu écologique, l'autre conçu pour accompagner une évolution rythmée par le progrès des sciences et des techniques de production.

On comprend que, soumise aux pressions de ces doubles impératifs contradictoires, une partie de l'humanité ne parvienne pas à se dégager de l'ambiguïté paralysante, schizophrénique selon une expression de G. Bateson, dans laquelle l'autre partie l'a plongée. Réagissant contre cette aliénation doublement vécue, certains pays sous-développés ont tenté de recouvrer une identité, dans un retour au passé qui leur permettrait de revivre l'existence des ancêtres : à un islam, à une africanité qui seraient débarrassés des apports occidentaux. Ces politiques « fondamentalistes » semblent devoir n'aboutir qu'à des compromis : la résistance non seulement des comportements sociaux, mais aussi des structures tant spatiales que temporelles, introduits de l'extérieur explique cette irréversibilité de l'histoire.

*
**

Société, espace géographique, temps historique : trois entités nées de l'action humaine, projective et créatrice de sens et de

formes, au cours d'une même évolution, dans laquelle des rapports dialectiques les constituent en un même ensemble. Elles y conservent une autonomie relative suffisante pour permettre à chacune d'elles d'être l'objet de recherches spécifiques. Sociologie, géographie, histoire, telles sont les dimensions interdépendantes qui forment le noyau dur des sciences humaines.